DIX ANNÉES DE BIBLIOGRAPHIE HONGROISE

Dans les pages suivantes nous passons en revue les principaux travaux bibliographiques publiés en Hongrie durant les dix dernières années. Quoique la plupart des sujets traités par nos bibliographes soient limités tout naturellement à la Hongrie, nous avons pensé que leur connaissance ne serait pas sans intérêt pour tous ceux qui voudraient étudier le sort du livre dans un pays, qui sut être toujours, — même aux heures suprêmes des plus grandes épreuves — le dépositaire fidèle de la civilisation européenne.

Suivant l'ordre chronologique des sujets traités dans les études que nous analysons, nous commencerons notre compte-rendu sur les travaux consacrés aux rares manuscrits du *Moyen Age* et de la *Renaissance* qui se trouvent encore dans nos collections ou qui se sont réfugiés par les voies fatales du livre dans les bibliothèques plus sûres de l'Occident. D'après ce principe nous devons donc mentionner tout d'abord les deux articles de M. Robert Szentivanyi : *Le Codex aureus de Gyulafehérvár* (Batthyaneum, 1911 année) et *L'Evangéliaire de Saint Luc du IXe siècle* (*ibid.* 1912. année). Le célèbre manuscrit en caractères dorés de la bibliothèque épiscopale de Gyulafehérvár, fondée en 1798 par le comte Ignace Batthyány, évêque catholique de Transylvanie, est de la famille des manuscrits qui se groupent autour de l'Evangéliaire de Godescalc, et forme la première partie de l'Evangéliaire de Lorsch, conservé maintenant au Vatican. Une grande partie du manuscrit est de la même main qui a exécuté le Psautier de Charlemagne conservé à Vienne sous le nom de Psautier de Dagulf. Le manuscrit a été copié et enluminé entre 783 et 826 à Aix-la-Chapelle. Les images des évangélistes et une partie des bordures ne sont point de Dagulf. Quant à l'Evangéliaire du IXe siècle, qui porte la cote *N. 5. V. 27* de la bibliothèque de Gyulafehérvár, il a été acquis par le comte Batthyány avec la collection Migazzi. Le manuscrit a été probablement exécuté dans la seconde moitié du IXe siècle par un scribe de Saint-Gall. — A côté de ces manuscrits d'origine étrangère, M. Jean

KARACSONYI, dans son article sur *Le formulaire des Franciscains hongrois de la bibliothèque Batthyány* (*ibid.* 1912. an.). décrit un manuscrit intéressant de la même collection, coté *E. 5. VI. 8*, qui fut rédigé vers 1320 à Székesfehérvár, et qui contient 14 fragments de documents précieux pour la connaissance de la vie intime des Franciscains de l'époque.

Mme Edith HOFFMANN, conservatrice du Musée des Beaux-Arts de Budapest, nous a donné deux études consciencieuses sur des miniatures du XIVe et du XVe siècles. Dans l'une (*Miniatures tchèques du Musée des Beaux-Arts ; Az Orsz. Magyar Szépmüvészeti Múzeum Évkönyvei* I. a. 1918) elle décrit huit miniatures, dont six initiales historiées. Mme Hoffmann démontre que toutes ces miniatures sortirent des ateliers tchèques travaillant à la fin du XIVe et pendant le XVe siècles sous l'influence des miniaturistes italiens et français. Dans la seconde de ses études, consacrée à *Un Livre d'heures de Louis de Gonzague du Musée hongrois des arts appliqués (Magyar Könyvszemle* 1920-21, a.), Mme Hoffmann nous décrit un livre d'heures richement enluminé acquis en 1903 par le Musée des arts appliqués. D'après ses recherches les miniatures du manuscrit sortent de l'atelier de François-Antoine del Cherico. Les armes un peu usées qui se trouvent sur le fronstipice prouvent que le volume fut exécuté pour le prince Louis II de Gonzague et sa femme Barbe de Hohenzollern.

Mgr Guillaume FRAKNÓI, doyen des historiens hongrois, a publié sous le titre suivant : *Le Missel de Várad et le manuscrit de Curtius de Beckensloer (Ibid.* 1913. a.) une lettre datée du 9 janvier 1490 et adressée par Georges Altdorfer, évêque de Chiemsee, à l'évêque de Nagyvárad, à laquelle fut joint par l'exécuteur testamentaire de Beckensloer, tour à tour évêque de Nagyvárad, d'Eger et d'Esztergom et archevêque de Salzbourg au moment de sa mort, le Missel qui avait servi à l'usage personnel du défunt dès son avènement à l'épiscopat. La lettre fut retrouvée dans un manuscrit aujourd'hui à Freising, mais le Missel dut périr à la suite des revers de fortune qui ont provoqué la destruction de tant de richesses de l'évêché de Nagyvárad. Quant au manuscrit de Curtius d'Esztergom, provenant de la collection de l'évêque et bibliophile Jean Vitéz et annoté de sa propre main, c'est un manuscrit de vélin du XVe siècle, sur lequel Beckensloer apposa ses armes et qu'il emporta avec lui à Salzbourg. Le manuscrit se trouve aujourd'hui à Munich, inscrit sous la cote *15.739 Cod. lat. Salisb.*

Pendant la Renaissance, la bibliophilie devint une tradition pour les archevêques d'Esztergom. M. Joseph LUKCSICS nous en donne la preuve dans son article sur *Le bréviaire de Georges Szatmári,*

archevêque d'Esztergom (*Religio* LXXII. a.), dans lequel il nous décrit le bréviaire manuscrit de ce prélat, copié au cours des premières années du XVIe siècle. Le manuscrit, conservé de nos jours à la Bibliothèque Nationale de Paris, contient plusieurs hymnes pleins d'allusions aux saints de la Hongrie.

La fameuse bibliothèque Corvinienne a également été l'objet de quelques études. Ainsi M. Joseph PONGRACZ nous donne sous le titre : *Le manuscrit Corvinien de Cambridge et quelques manuscrits du Trinity College concernant la Hongrie* (*Magyar Könyvszemle*, 1912. a., avec une planche), la description détaillée d'un Tite-Live provenant du XVe siècle et ayant appartenu au roi Mathias Corvin. Parmi les autres manuscrits du Trinity College, ce sont les N°s 638, 974, 1.621 et 9.353 du catalogue de James qui intéressent la Hongrie. Dans une de ses notes l'auteur signale un manuscrit latin d'Aristote du fonds Hall de la Bodleyenne, qui porte sur le frontispice les armes de Louis d'Anjou, roi de Hongrie. — On peut rattacher à la Corvinienne l'étude de M. Emile JAKUBOVICH sur les *Fragments d'un manuscrit de Bonfini au Musée National Hongrois* (*ibid.* 1919. a.). L'érudit humaniste Antonio Bonfini composa, de 1486 à 1496, sur l'ordre du roi Mathias, une histoire des Hongrois, les *Rerum Ungaricarum Decades*, dont le manuscrit original, qui se trouvait jadis à la bibliothèque royale de Buda, semble s'être perdu. La bibliothèque du Musée National en possède un fragment de deux feuilles, d'une exécution très soignée, copié vers la fin du XVe ou le commencement du XVIe siècle. Il se peut que ces fragments représentent ce qui reste de la copie officielle exécutée aux frais de Wladislaw II, successeur de Mathias, par le scribe Jean, qui fut anobli pour son travail.

C'est ici le lieu de donner le résumé de la plaquette, que l'auteur de cet exposé a publié sur *La bibliothèque du roi Mathias* (*Mátyás király könyvtára*. Budapest, 1916, Franklin, in-16, 68 p.), et qui a pour origine une leçon d'ouverture professée à l'Université de Budapest en qualité de *privat-docent*. L'auteur y résume les recherches dont la Corvinienne avait été l'objet, et s'efforce de combler les lacunes des informations contemporaines en utilisant les analogies que nous offre l'histoire mieux documentée d'autres bibliothèques du temps. L'année de la fondation de la bibliothèque n'est pas exactement connue. Mgr Fraknói cite l'an 1467 comme la date la plus ancienne à laquelle remonterait la collection. Or la date la plus ancienne dont on ne peut douter est seulement 1471, et on la trouve dans une lettre même du grand roi. Mathias fut guidé dans son activité de bibliophile par trois motifs : son propre amour des lettres, les traditions de famille de sa seconde

femme et l'enseignement de son fils naturel Jean. En se basant sur les analogies contemporaines et les indications d'un témoin oculaire, on peut estimer que le nombre des volumes était de 500 à 1.000. Le roi acquit tous ces livres de différentes manières. L'ancienne bibliothèque royale, le sac des villes assiégées par ses troupes, la saisie des biens de l'archevêque Jean Vitéz, les présents des princes étrangers et les exemplaires dédiés par les savants attirés à la cour contribuèrent à la formation de sa collection, mais la majeure partie des volumes provient d'achats. Beaucoup de manuscrits ont été exécutés spécialement pour lui. Il s'adressa surtout aux copistes de Florence : en premier lieu aux Sismonde de' Sismondi. Le roi employait aussi des scribes et des enlumineurs, attachés à sa cour, qui devaient se servir comme modèles des livres des prélats hongrois bibliophiles. Toutefois l'activité de ces enlumineurs de Bude dut être assez restreinte, car nous ne possédons aucun ouvrage dont on puisse dire avec certitude qu'il est sorti de leur atelier. On ne connaît point les sommes précises consacrées par Mathias à l'accroissement de sa collection ; les 33.000 ducats dépensés annuellement à cet effet paraissent une invention du chroniqueur Gaspard Heltai. La bibliothèque fut aménagée dans une salle richement décorée avoisinant la chapelle privée du roi. La plupart des livres parvenus jusqu'à nous sont en latin. Les manuscrits grecs sont en très petit nombre ; des manuscrits hébreux et hongrois, que le héraut de la reine Anne de Candale prétend avoir vus dans la collection, rien ne nous a été transmis. La valeur philologique des manuscrits corviniens est presque nulle ; leur importance réside dans l'exécution artistique des miniatures et des reliures. Mais, tandis que l'enluminure n'offre rien de spécial, la décoration des reliures en maroquin est foncièrement originale, tant au point de vue des ornements que de l'exécution technique. M. Gottlieb cherche les modèles de ces reliures à la cour de Naples, mais il ne peut appuyer ses conjectures que sur des notes assez vagues tirées d'un livre de comptes. On peut donc toujours soutenir l'ancienne opinion que ces reliures sont les produits originaux d'un atelier de Bude, influencé par la maroquinerie orientale. La direction de la bibliothèque fut confiée durant la vie de Mathias aux savants qu'il sut attacher à sa cour à divers titres. Après la mort du grand roi, la collection déclina rapidement. Les premiers vols eurent lieu pendant les troubles causés par les partisans de Jean Corvin. Dès 1502 le roi Wladislaw II aida à détruire l'ancienne collection. Les savants avides de livres savaient lui soutirer par flatterie les manuscrits qu'ils convoitaient. Les règnes de Louis II et de Jean Zápolya ne furent pas

plus propices à la bibliothèque. L'occupation de Bude par les Turcs marqua sa fin. Les restes de la collection furent transférés en partie à Constantinople, mais dans la seconde moitié du dernier siècle plusieurs manuscrits rentrèrent en Hongrie. Selon l'opinion de l'auteur il sera possible d'identifier de nouveaux manuscrits, mais il n'est guère vraisemblable qu'ils modifient l'idée générale que l'on a de la collection.

Le roi Mathias, qui en sa qualité de bibliophile préférait les manuscrits aux imprimés, sut cependant pleinement apprécier l'importance de la presse typographique. Mgr Fraknói, dans un article sur *Une feuille volante imprimée sur l'ordre du roi Mathias* (*Magyar Könyvszemle*, 1915. a.) traite de la coutume qu'avait le roi de présenter sa défense dans des écrits envoyés à Rome, à Naples, en Allemagne et en Suisse, toutes les fois qu'il se prenait de querelle avec l'empereur. Dans ces polémiques littéraires il se servit aussi de l'imprimerie, et il fut peut-être le premier monarque qui ait utilisé la presse comme moyen d'agitation politique. On peut supposer que son manifeste, affiché à Vienne lors de la déclaration de guerre de 1477, fut un imprimé et il est absolument sûr qu'il fit imprimer plus tard une diatribe contre l'empereur, comme le prouve un décret impérial de 1458, adressé à la ville de Strasbourg. Par malheur cette feuille volante est demeurée jusqu'ici introuvable, mais comme elle a dû paraître au cours de l'été de 1485, on peut présumer qu'elle fut éditée à l'occasion de l'entrée de Mathias à Vienne.

M. Árpád Hellebrant examine la question du *Lieu d'impression du Code du roi Mathias* (*Akadémiai Értesitő*, xxvi. a.). La bibliographie de Charles Szabó mentionne deux éditions de ce *Code*, l'une parue à Leipzig en 1488, l'autre sans lieu ni date. L'édition de Leipzig fut imprimée dans l'atelier de Maurice Brandis, tandis que l'édition sans date sortit de la presse de Conrad Kachelofen, qui s'inspira du texte de 1488.

A l'époque des incunables se rattache l'étude de M. Valentin Hóman sur les *Bréviaires et Missels de l'ordre de Saint Paul l'Ermite des XVe et XVIe siècles* (*Magyar Könyvszemle* 1914. a.). Le bréviaire et le missel destinés à cet ordre, fondé par Eusèbe chanoine d'Esztergom en 1263, sont l'œuvre du frère reclus Antoine Tasai, maître ès arts. D'après une note du xviiie siècle il aurait rédigé ces deux livres en 1454. La bibliothèque de l'Université de Budapest possède trois exemplaires du Bréviaire, tous les trois provenant du cloître de Lepoglava. L'un est un exemplaire défectueux de l'édition originale, qui dut paraître vers la fin du xve siècle, les deux autres passaient jusqu'ici pour identiques et

représentaient l'édition de 1540. Or l'un de ces prétendus doublets, qui est incomplet, diffère sur plusieurs points de l'édition de 1540. D'après une notice du XVIIIe siècle, il a dû paraître en 1536 ou 1537.

L'étude soigneusement documentée des archives municipales d'Eperjes de M. Béla IVANYI sur *L'écriture et les livres d'Eperjes aux XIVe-XVIe siècles* (*Ibid.* 1911. a. avec 3 vignettes et une planche) forme la transition naturelle du moyen âge aux temps modernes. L'auteur y a réuni toute une foule de détails intéressants sur les scribes, les matériaux pour écrire et les livres. Quant à la bibliothèque municipale, elle dut être assez importante. Toutefois de ces manuscrits il ne nous est parvenu qu'un seul volume du XVe siècle : s'est une *Summa legum* élégamment enluminée. Au cours du XVIe siècle, la ville acheta plusieurs livres de jurisprudence, un *liber artis militiæ*, un almanach, un catéchisme etc. De tous ces livres la ville ne possède plus que 13 volumes, dont 5 incunables. Le plus ancien libraire établi à Eperjes fut un certain Marc, en 1519.

Toute une série d'articles et même quelques livres s'occupent de la *bibliographie des anciens imprimés hongrois*. Nous commencerons notre revue par l'analyse d'une étude de M. Jean MELICH sur les *Anciens imprimés hongrois de 1527* (*Magyar Könyvszemle*, 1912. a. avec 5 vignettes). La bibliothèque municipale de Dantzig possède sous la cote *IX. F. 0.97* un recueil factice composé de plusieurs imprimés des XVIe et XVIIe siècles. Parmi ces imprimés se trouvent deux opuscules sortis de la presse de H. Vietor à Cracovie en 1527, qui sont les plus anciens monuments typographiques en langue hongroise. Ce sont les *Puerilium colloquiorum formulae per Sebaldum Heyden... in denuo Germanico Polonico ac Ungarico idiomate illustrate* et les *Rudimenta grammaticas Donati..., autore Christoforo Hegendorfino. Accessit triplex : Alemanica, Polonica et Ungarica interpretatio*. Le texte hongrois de ces livres de classe est dû à Jean Sylvester, un des plus éminents érudits hongrois de l'époque.

M. Adrien DIVÉKY a publié sous le titre : *Un nouveau fragment du cantique d'Etienne Gálszécsi* (*Ibid.* 1911. a. avec 3 fac-similés) une feuille imprimée en hongrois.

MM. Hiador SZTRIPSZKY et Georges ALEXICS publièrent un somptueux volume sur *La traduction roumaine de l'hymnaire de Grégoire Szegedi* (*Szegedi Gergely énekeskönyve XVI. századbeli román fordítása*. Budapest, 1911. Hornyánszky, in-8, 292 p.). Le titre de cette étude ne correspond pas entièrement aux résultats des recherches que les deux érudits ont consacrées au fragment d'un

hymnaire roumain découvert par l'éminent bibliophile hongrois Jules Todoreszku, dont la riche bibliothèque fut léguée en 1919 au Musée National Hongrois. Le fragment contient la traduction roumaine de plusieurs cantiques hongrois tirés de différents hymnaires protestants de 1566-68, mais qui n'ont aucun rapport direct avec l'hymnaire protestant le plus populaire des Hongrois. celui de Grégoire Szegedi. D'après M. Melich (*Magyar Könyvszemle*, 1911. a.), le fragment Todoreszku sortirait de la presse de Gaspard Heltai, imprimeur de Kolozsvár, qui employait la même orthographe.

M. Zoltán Trócsanyi a consacré plusieurs essais bien documentés aux variantes qui se trouvent dans le texte de certains imprimés du XVIe et du XVIIe siècles. Il a écrit tout d'abord *Sur l'édition du Psautier d'Albert Molnár de Szenc, parue à Oppenheim en 1612.* (*Magyar Könyvszemle*, 1913. a.). Dans son étude sur *La traduction du nouveau Testament de Gaspard Heltai* (*Ibid.* 1917. a.), l'auteur communique une série de variantes qu'il découvrit dans plusieurs exemplaires de ce livre en 1562 à Kolozsvár. Enfin, sous le titre : *Variantes d'anciens imprimés hongrois* (*Akadémiai Értesitő* 1918. a.) M. Trócsanyi nous parle d'une œuvre théologique du pasteur Étienne Czeglédi que l'auteur voulut publier d'abord en un volume, mais qu'il divisa au cours de l'impression en deux tomes.

Un intéressant chapitre du développement de la civilisation des nationalités non-magyares de la Hongrie forme le sujet d'une étude de M. Hiador Sztripszky sur *Les plus anciens monuments typographiques des Ruthènes de Hongrie* (*Magyar Könyvszemle*, 1911. a. avec quatre vignettes et une planche). L'union à l'église de Rome des Ruthènes orthodoxes immigrés en Hongrie, s'accomplit en 1646. Leur premier évêque, Joseph de Camelis, rédigea un catéchisme à l'usage des prêtres qui fut traduit en ruthène par Jean Kórnicki et imprimé par les Jésuites de Nagyszombat en 1698. Ce volume de 370 pages est devenu extrêmement rare. L'auteur n'en connaît que cinq exemplaires. C'est de la même officine typographique que sortit un an après le *Bukvar*, c'est-à-dire le catéchisme élémentaire, à l'usage des enfants, dont l'exemplaire unique se trouve dans la bibliothèque de l'Université de Budapest, et que l'auteur attribue également à de Camelis. Un traité de morale, composé en langue ruthène par Georges de Byzance, évêque de Munkács, fut imprimé à Nagyszombat en 1717. L'auteur en connaît quatre exemplaires. Un autre évêque de Munkács, Emanuel Olsavszky, composa pour le clergé de son diocèse les *Eléments de la langue latine*, imprimés par les Jésuites de Kolozsvár en 1746 avec le matériel typographique de l'imprimerie de Nagyszombat. A côté de ces quatre imprimés connus et décrits *de*

visu par l'auteur, M. Sztripszky cite encore le titre de sept volumes différents, tous de caractère religieux et destinés aux Ruthènes de Hongrie, sortis d'officines hongroises ou viennoises, mais dont nul exemplaire n'a pu jusqu'ici être retrouvé.

Quant à l'*histoire de l'imprimerie et de la librairie hongroise*, elle fit également l'objet des recherches assidues de nos bibliographes. Ainsi M. Ernest Czóbel étudie *La fondation de l'imprimerie de Heltai* (*Erdélyi Muzeum* XXXI. a.) — *Le nom de Gaspard Heltai* (*Magyar Nyelv* 1915. a.) fait également l'objet d'une étude de M. Zoltán Trócsanyi. Selon lui la forme originale du nom de cet imprimeur et érudit est celle qui se trouve sur les frontispices de ses livres allemands, c'est-à-dire Helth. Dans ses livres latins il se nomme au contraire Heltas, et dans ses éditions hongroises Heltai. Il offre donc le premier exemple de la magyarisation des noms de famille.

L'histoire du livre dans la ville de Kassa est éclairée par une foule de menus détails tirés des archives municipales de cette ville par M. Louis Kemény (*Magyar Könyvszemle*, années 1912-13, 1918, 1920-21). Ces recherches couvrent la période comprise entre 1529 et 1848 et leurs résultats seront indispensables à celui qui voudra écrire l'histoire typographique de Kassa (Košice, actuellement en Tchéco-Slovaquie).

Le XVIIIe siècle est généralement considéré comme l'époque de la décadence de l'imprimerie hongroise. Les statistiques que M. Valentin Hóman a publiées *Sur l'histoire de l'imprimerie hongroise au XVIIIe siècle* (*Ibid.*, 1920-21. a.) réfutent cette opinion. De 1711 à 1800 les historiographes hongrois ont publié 509 ouvrages d'histoire dont 78 °/₀ (397 ouvrages) sortirent des presses du pays. De 1711 à 1740, 77.33 °/₀ des publications furent imprimées en Hongrie, et de 1740 à 1760, 88 °/₀. De 1760 à 1780, on constate une diminution causée par le prestige croissant de Vienne où les historiographes firent imprimer 31.7 °/₀ de leurs œuvres. Mais dans les deux dernières décades du siècle les imprimeurs hongrois ont heureusement triomphé de la concurrence viennoise et ils ont imprimé 85.36 °/₀ de toute la production historique du pays.

La typographie de la Hongrie, qui fit venir son matériel de Hollande, de Pologne et d'Allemagne, devint le centre d'approvisionnement des Etats balkaniques. Ainsi M. Eugène Gagyi a publié sous le titre de *Contributions à l'histoire de la seconde imprimerie de la Moldavie* (*Ibid.* 1912. a.) six documents datant de 1815, conservés dans les archives du Ministère commun des finances (Vienne), qui se rapportent à l'envoi par un marchand de Pest de

caractères typographiques, destinés à Jassy et saisis par la police à la douane d'Ojtoz.

Parmi les monographies consacrées à l'histoire de la typographie hongroise, nous mentionnerons l'*Histoire de l'imprimerie de Debrecen (A debreceni városi nyomda története.* Debrecen, 1911. Impr. municipale, in-8°, 504 p. ill.), que M. François Csürös a publiée à l'occasion du prétendu 350e anniversaire de la fondation de l'imprimerie municipale de cette ville. L'auteur s'efforce de prouver que l'imprimerie créée en 1561 à Debrecen par le pasteur-typographe Gall Huszár était dès sa fondation une entreprise municipale.

C'est encore un anniversaire qui a donné naissance à l'article de M. Jean Hajnóczi sur *Le troisième centenaire de l'imprimerie à Lőcse (Közlemények Szepesvármegye multjából.* VI.). Au XVIe siècle il était déjà question de la fondation d'une imprimerie à Lőcse. Toutefois ce plan ne fut exécuté qu'en 1614, lorsque Jacques Klősz vint s'établir de Bártfa à Lőcse ; mais cet imprimeur n'y prospéra guère et dut retourner l'année suivante à Bártfa. Au commencement de 1617 ce fut encore un typographe de Bártfa, Daniel Schultz, qui tenta fortune à Lőcse. Il eut plus de chance que son prédécesseur et sut s'y maintenir jusqu'en 1622. L'époque la plus florissante de l'imprimerie de Lőcse est liée à l'histoire de la famille Brewer, dont l'existence à Lőcse est prouvée dès 1560.

M. Joseph Baranyay a étudié, dans un joli petit volume, l'*Histoire de l'imprimerie et de la littérature périodique de Komárom (A komáromi nyomdászat és komáromi sajtó története.* Budapest, 1914. Nagel, in-16, 4, 192 p.) Le premier ouvrage sorti de la presse de Komárom fut un almanach hongrois pour l'an 1706, dont le privilège est daté de 1705.

Dans son beau volume sur *L'histoire de la presse de Győr (A győri sajtó története.* Győr, 1915. Ed. de la ville de Győr, in-8°, 150 p., ill.), M. Paul Pitroff nous donne l'histoire de la presse typographique et de la presse périodique de cette importante ville de la Transdanubie, dès leur origine jusqu'au milieu du siècle dernier. L'introduction de la typographie à Győr est due à l'évêque Sinzenheim, qui fit venir à Győr, en 1728, le typographe Joseph-Antoine Streibig.

Dans une brochure sur *L'imprimerie et la librairie en Hongrie, à Bude et à Pest, au* XVIIIe *siècle (Magyarországi könyvnyomtatás és könyvkereskedelem a XVIII. században, különös tekintettel Budára és Pestre.* Budapest, 1917. Lantos, in-8°, 64 p.), l'archiviste en chef de la ville de Budapest, M. Albert Gardonyi, a

publié une abondante et intéressante documentation, tirée des archives de la ville, La censure des livres ne fut officiellement introduite en Hongrie qu'en 1720. Elle fut confiée, pour les œuvres de théologie et de morale, aux autorités ecclésiastiques et, pour toute autre publication, aux autorités civiles. L'ordonnance de 1726 prescrivait la remise de trois exemplaires de chaque publication, dont l'un revenait dès 1780 à la bibliothèque de l'Université. La censure pesait non seulement sur les imprimeurs, mais encore sur les libraires, qui furent à leur tour attentivement surveillés, afin qu'ils ne pussent pas introduire secrètement les publications étrangères interdites par le gouvernement. Les difficultés des libraires, qui avaient déjà de la peine à vivre, furent encore aggravées par la concurrence des maisons viennoises, qui établirent plusieurs succursales à Pest, malgré les protestations du conseil municipal.

D'autres manuscrits ont été étudiés également, mais ils intéressent peu l'étranger. Cependant nous ferons exception pour l'article de M. Georges Kiraly sur *Les traductions de Clément Mikes* (*Egyetemes Philologiai Közlöny*, XXVI.), qui constitue une contribution intéressante à l'étude de la diffusion des lettres françaises. Clément Mikes qui suivit son maître, le prince François II Rákóczy, dans son exil à Paris, puis en Turquie, et qui devint, par ses *Lettres de Turquie*, l'un des maîtres les plus exquis de la prose hongroise, a laissé une douzaine de traductions, dont les manuscrits se trouvent à la bibliothèque du Musée National Hongrois. Tous ces ouvrages sont traduits ou adaptés, plus ou moins librement, du français. On ne connaissait jusqu'alors que les originaux de huit traductions. M. Király signale encore les modèles de trois autres adaptations. Ce sont l'*Instruction de la Jeunesse*, par Ch. Gobinet, l'*Histoire de la Vie de Notre Seigneur Jésus-Christ*, par N. Letourneux et l'*Histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament*, par A. Calmet.

Deux études de *bibliographie musicale* pourront également intéresser le public français. L'une est l'article de M. Barthélémy Fabó sur *L'époque du livre de tablature d'Esterházy* (*Magyar Könyvszemle*, 1911., avec deux vignettes), dans lequel l'auteur s'efforce de démontrer que ce livre de tablature, aujourd'hui en la possession de l'Académie Hongroise des Sciences, et qui contient les mélodies d'une foule de courantes et de gaillardes, danses très populaires au XVIIe siècle, n'a pu être rédigé que dans la seconde moitié du XVIIe siècle. L'autre est l'étude de M. Coloman d'Isoz, consacrée au *Manuscrit original de la* Marche de Rákóczy *de Berlioz* (*Ibid.*, 1918. a., avec trois fac-similés). D'après ses *Mémoires*, sou-

vent inexacts, Berlioz aurait composé la *Marche de Rákóczy* en une seule nuit, sur les instances d'un ami viennois, qui lui remit un cahier d'anciennes chansons hongroises. Dans le *Spiegel* de Pest, du 11 février 1846, on peut lire au contraire que Berlioz ne se mit à l'œuvre qu'après son arrivée à Pest. Toutefois cette notice du journal pourrait n'être qu'une réclame, destinée à exciter l'intérêt du public. Selon l'opinion très vraisemblable de M. Boschot, Berlioz dut l'idée de son morceau à François Liszt qu'il rencontra en août 1845 à Bonn ou à Königswinter. La *Marche hongroise* fut donc composée, selon toute vraisemblance, au cours du dernier trimestre de l'année 1845. Primitivement elle était entièrement distincte de la *Damnation de Faust*, où l'artiste ne l'a introduite — suivant une lettre adressée à François Erkel — qu'après son voyage en Hongrie. Le manuscrit original de la Marche passait *jusqu'à présent* pour perdu ; Berlioz affirme dans ses *Mémoires* qu'il le laissa, en partant, « à la ville de Pêsth ». Une notice du journal hongrois *Honderü* nous apprend que ce fut le comte Casimir Batthyány qui acquit la partition, moyennant une rétribution de 500 francs. Le précieux manuscrit est maintenant en la possession du Musée National Hongrois et y porte la cote *29 Mus. Ms.* C'est un cahier in-4°, de 42 pages, dont les deux derniers feuillets ont été laissés en blanc. Ce premier jet diffère sur plusieurs points de la forme définitive, insérée dans la *Damnation de Faust*. Les sept dernières mesures de la première rédaction furent remplacées dans la *Damnation* par dix-neuf mesures nouvelles et non pas par « une trentaine », comme l'affirme le compositeur. Des changements d'instrumentation furent introduits dans trente-quatre mesures.

L'histoire des bibliothèques hongroises depuis le XVIIe siècle avait été l'objet de plusieurs travaux et publications.

Un chapitre intéressant de bibliophilie nous est fourni par Etienne Harsanyi, dans sa consciencieuse étude sur *La Bibliothèque Rákóczi et son catalogue* (*Ibid.*, années 1913-16). L'auteur désigne sous ce nom la collection, formée par Georges Ier Rákóczi, prince de Transylvanie, et enrichie plus tard par son fils Sigismond III. Georges Ier était du nombre de ces bibliophiles qui ne collectionnent les livres ni à cause de leur beauté, ni à cause de leur rareté, mais uniquement en vue de leur utilité. Il devait avoir hérité cette noble passion de son père Sigismond, le Mécène généreux de la Bible hongroise de Vizsoly. Le prince Georges acquit ses livres tant par lui-même que par l'intermédiaire des jeunes gens qu'il envoyait étudier à l'étranger ou des agents qui exportaient les produits de ses domaines. Tous ces gens-là lui achetaient les nouveautés du temps, surtout les gazettes et les brochures rela-

tives aux événements politiques, religieux, etc. Il profita de toutes les occasions pour enrichir sa collection. Il fit des démarches pressantes auprès de la Sublime Porte pour acquérir ce qui restait de la bibliothèque Corvinienne et offrit en cas de réussite un pot-de-vin de 100 ducats et une bague en diamants à l'aga Zoelfikar. Malheureusement son plan échoua, non pas à cause de la probité de l'aga, mais à cause des exigences immodérées du vizir de Bude. La collection de Georges Ier se répartit entre ses deux châteaux de Gyulafehérvár et de Sárospatak. Pour compléter le portrait de cet ami des livres, nous signalerons encore qu'il subventionnait l'édition de plusieurs ouvrages théologiques et qu'il aimait à distribuer des livres parmi les communautés, les écoles et les églises. Après sa mort, la bibliothèque revint selon le testament du prince à son fils puîné, Sigismond, dont les goûts correspondaient très bien à ceux de son père. Sigismond maintint la bibliothèque dans son ancienne splendeur et l'enrichit régulièrement. Les acquisitions furent dirigées par Bisterfeld et le chapelain du prince. Malheureusement, le jeune homme mourut à la fleur de l'âge, en 1652. Il légua sa « bibliothèque très vaste et très précieuse » au collège réformé de Sárospatak. La bibliothèque n'y fut transférée que pendant les années 1658-60. L'histoire ultérieure de la bibliothèque comporte des événements fâcheux pour son intégrité. La veuve de Georges II Rákóczi, rentrée dans le sein de l'Eglise catholique, fit expulser les professeurs du collège en 1671, et la bibliothèque de l'Institut fut confiée aux Jésuites, sauf les quelques volumes emportés par les anciens professeurs dans leur exil. C'est ainsi que 38 volumes de l'ancienne bibliothèque Rákóczi entrèrent dans la collection du collège de Marosvásárhely, où ils sont encore de nos jours. Lors de la prise de Sárospatak par Etienne Thököly, en 1682, le collège réformé, rétabli dans ses droits, reprit possession de sa bibliothèque. En avril 1687 la bibliothèque échut pour la seconde fois aux Jésuites, qui ne la restituèrent qu'en 1703. A coup sûr les Jésuites gardèrent, à ces deux occasions, plusieurs volumes ; le lycée de Sátoraljaujhely, dirigé aujourd'hui par les Frères Pieux, qui héritèrent de la bibliothèque des Jésuites lors de la dissolution de l'ordre, possède encore actuellement 120 volumes ayant appartenu au collège réformé de Sárospatak.

Un chapitre intéressant de l'éducation de la jeunesse hongroise à l'étranger est traité par M. Alexandre Raffay dans son rapport sur *La Bibliothèque hongroise de Halle* (*Theológiai Szaklap* XI.). Cette bibliothèque fut fondée en 1724 par Georges Michel Kassai, érudit hongrois, établi depuis 1675 à Wittenberg. La collection

était destinée aux étudiants hongrois qui affluaient alors en grand nombre de la Hongrie à l'Université de Wittenberg, d'où elle fut transférée en 1823 à Halle. La bibliothèque compte maintenant près de 4.000 volumes d'imprimés et 104 volumes de manuscrits, contenant 2.654 documents.

L'étude de M. Joseph Szücsi (Bajza) sur la *Bibliothèque d'Eméric de Madách* (*Magyar Könyvszemle*, 1914 a.) servira sans doute de point de départ à bien des travaux de littérature comparée. Le poète hongrois Eméric de Madách, l'auteur d'un magistral poème dramatique *La tragédie de l'homme* (1861), très répandu tant en Hongrie qu'à l'Etranger, descendait d'une famille où l'amour des livres se transmettait de père en fils. La bibliothèque de famille, fondée par Alexandre de Madách (mort en 1814), le grand-père du poète, contenait à l'origine les classiques grecs et latins, les ouvrages littéraires hongrois, allemands et anglais du temps, une collection juridique de près de 200 volumes et une série assez vaste d'ouvrages relatifs à la franc-maçonnerie. Son fils aîné Eméric augmenta l'héritage maternel de 250 volumes environ. Il acquit surtout des ouvrages historiques sur Napoléon Ier, des classiques français et les nouveautés de la littérature hongroise. Son fils Eméric, le poète, fut un lecteur assidu de la bibliothèque qu'il enrichit à son tour de près de 200 volumes. Parmi ses acquisitions les ouvrages littéraires dominent, mais il s'intéressait aussi aux œuvres de philosophie, de politique, d'histoire et d'histoire naturelle. Ce fut lui qui ajouta au fonds paternel les œuvres de V. Hugo, de Lesage, de Mme de Sévigné, de Mme de Staël, de Lamennais,

M. Paul Erdélyi, dans son article : *Des bibliothèques de la Transylvanie* (*Erdélyi Mazeum*, Nouvelle série, VII.) étudie le développement, en somme assez favorable, des bibliothèques transylvaines. Tandis qu'en 1885 le nombre des volumes déposés dans les bibliothèques de Transylvanie était de 378.5 par millier d'habitants, en 1904 ce chiffre s'élevait à 425.6. En 1885, 27 °/₀ du stock des bibliothèques revenait à Budapest, 61.2 °/₀ à la Hongrie sans la Transylvanie, 2.5 °/₀ à Kolozsvár et 8.6 °/₀ à la Transylvanie. En 1910 la répartition des volumes était la suivante : 54.8 °/₀ à Budapest, 33.4 °/₀ dans la Hongrie proprement dite, 4.4 °/₀ à Kolozsvár, 7.4 °/₀ en Transylvanie. Les 122 bibliothèques de quelque importance existant en Transylvanie s'enrichissaient de 1885 à 1910 de 345.019 volumes.

Un épisode récent de l'histoire des bibliothèques hongroises a servi de sujet à l'opuscule que nous venons de publier sur *La bibliothéconomie des communistes*. (*Kommunista könyvtárpolitika*. Budapest, 1921. Académie Saint-Etienne, in-8, 129 p.). La

terreur bolchéviste inaugurée en Hongrie le 21 mars 1919 n'épargna point les bibliothèques, tant publiques que privées, de ce malheureux pays. Notre rapport s'appuie sur les documents originaux tirés des archives des sous-commissaires chargés par les chefs communistes de la direction de toutes les bibliothèques de la Hongrie. Le commissaire de l'instruction publique nomma, par un décret du 31 mars, quelques délégués afin de séquestrer et de faire déposer dans les locaux de la bibliothèque municipale toutes les collections de livres, tant privées qu'en possession des sociétés dissoutes, qui furent mises en péril par les réquisitions de logement. En même temps deux bibliothécaires de la ville furent nommés « plénipotentiaires » des bibliothèques publiques, avec l'ordre d'organiser un conseil de bibliothèques, qui devait remplacer le Conseil National des Musées et des Bibliothèques, dissous par les soviets. Toutefois ce conseil de bibliothèques ne put pas se constituer pendant la durée de la commune, car les « plénipotentiaires » préférèrent agir en dictateurs. Par contre ils élaborèrent le plan d'un Institut Bibliographique qui, sous leur direction, aurait conduit non seulement les affaires de toutes les bibliothèques publiques, mais encore les travaux scientifiques et de vulgarisation, qui se rattachent aux bibliothèques. L'Institut Bibliographique ne fut constitué que le 30 juillet, la veille de la chute des soviets, mais le rôle qui lui était dévolu fut rempli pendant la Commune par les deux « plénipotentiaires » et leur personnel. Les « plénipotentiaires » voulaient instituer dans la capitale deux sortes de bibliothèques, d'abord des bibliothèques de vulgarisation, ensuite des bibliothèques scientifiques. Les bibliothèques de vulgarisation auraient servi de filiales à l'ancienne bibliothèque municipale, organisée celle-là d'après le modèle des *free public libraries* anglo-américaines. A cet effet ils confisquèrent plusieurs hôtels privés, ainsi que des locaux de banques et de cafés, institutions superflues selon l'idéologie bolchéviste, où ils comptaient établir de vastes salles de lecture et des magasins bien approvisionnés en livres, destinés naturellement en premier lieu, sinon exclusivement, au prolétariat. De plus, ils contraignirent les fabriques socialisées à établir dans les ateliers de petites bibliothèques pour l'usage exclusif de leurs ouvriers. Le stock de livres des succursales de la bibliothèque municipale serait provenu de deux sources différentes. L'une de ces sources aurait été un grand dépôt de livres, constitué avec les ouvrages confisqués des particuliers, des sociétés et des églises, soit 143.224 volumes, mais leur nombre aurait considérablement diminué à la suite du triage nécessaire au point de vue de l'idéologie communiste. L'autre source aurait été

le fonds des éditeurs, des libraires et des bouquinistes, que les plénipotentiaires avaient séquestré jusqu'à ce qu'ils eussent fait leur choix. Suivant une liste du 28 juillet, les plénipotentiaires firent aux éditeurs une commande de 5.065 publications en 1.120.197 exemplaires, mais au 14 juillet ils n'en avaient reçu que 5.594. Le grand nombre des exemplaires commandés s'explique par le fait que les plénipotentiaires voulaient en pourvoir aussi les bibliothèques de province. — Quant aux bibliothèques scientifiques, les plénipotentiaires projetèrent de créer une série de collections spéciales, dont chacune aurait représenté une seule branche, rigoureusement délimitée, des connaissances humaines. Ainsi ils invitèrent la direction du bureau central de statistique à leur céder tous les livres de sa bibliothèque qui ne se rapportaient pas à la statistique, ce que la direction a naturellement refusé, en déclarant que les recherches de statistique exigent toute une foule de livres qui ne se rapportent pas directement à cette science. Toutes ces bibliothèques spéciales auraient été cataloguées, rangées et administrées d'après des règles strictement uniformes. Le système bibliographique adopté à cet effet fut la classification décimale de Dewey. L'achat des livres et du matériel eût été rigoureusement centralisé. La confection des reliures fut confiée à plusieurs grandes maisons nationalisées, qui devaient travailler exclusivement pour les bibliothèques publiques. Afin de munir du personnel nécessaire les nombreuses bibliothèques, dont ils projetaient la création, les plénipotentiaires organisèrent un cours de bibliothéconomie.

Pour conclure notre compte-rendu, nous dirons encore quelques mots des *bibliographies* et des *catalogues* qui ont paru depuis 1911. L'événement le plus important de ces dix dernières années est l'achèvement du vaste recueil bio-bibliographique de Joseph Szinnyei père (*Magyar irók élete és munkái*. Budapest. 1890-1914. Hornyánszky, in-8°, 14 volumes). Cet ouvrage unique en son genre nous renseigne sur la vie et l'activité littéraire de 29.533 personnes, qui naquirent ou vécurent sur le territoire de la Hongrie. Les 14 volumes comptent plus de 20.000 colonnes et près d'un million de lignes. Les recherches préliminaires de cette œuvre gigantesque occupèrent pendant 30 ans l'érudit consciencieux, qui ne put en commencer la publication qu'en 1890, alors âgé de 60 ans. Toutefois la destinée lui fut favorable, car elle lui permit de terminer, à peu de chose près, son œuvre capitale. Lorsque Szinnyei mourut, en 1913, il ne manquait plus que la dernière livraison ; elle a paru un an après par les soins de son fils M. François Szinnyei, qui a utilisé les notes accumulées par le défunt. L'Académie Hongroise des Sciences, qui a subventionné l'entreprise de

Szinnyei père, a résolu de publier un supplément de 4 ou 5 volumes, qui embrasserait l'époque écoulée depuis la publication de la première livraison. M. François Szinnyei, ne voulant pas interrompre ses autres travaux littéraires, déclina pour sa part cette tâche, qui fut alors confiée à l'auteur du présent rapport. Un spécimen du travail de ce dernier a paru à l'occasion du centenaire du grand poète hongrois Jean Arany (*Irodalomtörténet*, 1917).

Un autre événement important de l'histoire bibliographique de ces dernières années a été la publication du premier fascicule de la *Bibliographie hongroise 1901-1910* (*Magyar Könyvészet*, Budapest, 1915, Société des libraires) de M. Géza Petrik. Le doyen infatigable de nos bibliographes continue par ce volume la série de ses publications bibliographiques sur les imprimés sortis des presses hongroises dès 1712. Outre l'Annuaire des libraires hongrois, M. Petrik consulta aussi le catalogue sur fiches du Musée National Hongrois, mais il ne semble pas avoir consulté les volumes eux-mêmes, ce qui est fâcheux surtout pour les livres sans date, qu'il aurait pu dater d'après les exemplaires du Musée, dont les cotes d'entrée fournissent des données sûres.

La bibliographie française de la Hongrie d'Ignace Kont (Paris, Leroux, 1913) fut notablement enrichie par les suppléments de MM. Béla Zolnai (*Magyar Könyvszemle*, 1914), André Leval (*Revue de Hongrie* 1914) et Zoltán Baranyai (*Magyar Könyvszemle* 1918 et 1922).

Parmi les bibliographies spéciales, nous mentionnerons les bibliographies courantes, très soignées, de M. Arpád Hellebrant, qu'il publie depuis de longues années sur la philologie générale (dans *Egyetemes Philologiai Közlöny*), sur l'ethnographie (dans *Ethnographia*) et sur la pédagogie (dans *Magyar Pædagógia*), auxquelles il vient d'ajouter une bibliographie historique (dans *Századok*), les travaux de M. Eméric Barcza sur les questions de banque et de douane (*A magyar bankkérdés és vámpolitika irodalma*. Budapest, 1911, Pallas, in-8°, 40 p.), et sur la littérature récente relative au droit de suffrage en Hongrie (*A magyar parlamenti választójog legujabb irodalma*. Budapest, 1912, Franklin, in-8°, 51 p.), la *Bibliographie de la question des nationalités* (*A nemzetiségi kérdés könyvészetéhez*, 1915. EMKE, in-8°, 274 p.) de M. Kamillo Sypos, l'ouvrage bien documenté de M. Ladislas Gopcsa sur la *Littérature sténographique hongroise de 1800 à 1920* (*Magyar Könyvszemle*, 1920/21.) et enfin la *Bibliographie Rabelaisienne* de M. Louis Karl (*Egyet. Philologiai Közlöny*, 1911.). D'après l'intéressant article de M. Zoltán Baranyai sur la *Presse française de la Hongrie* (*Könyvtári Szemle* I. [1913]), le plus ancien

journal français rédigé en Hongrie est l'*Aspasia*, revue polyglotte publiée par J.-F. Gyarmathy dans les « langues cultivées de l'Europe ». Le premier numéro a paru le 3 février 1839. *La Gazette de Hongrie* fut fondée en 1880 par M. Denis Pázmándy et *La Revue d'Orient* en 1886 par Armin Sasvári. C'est dans cette dernière revue que parut, pour la première fois, le roman aujourd'hui célèbre en France des frères Tharaud : *Dingley, l'illustre écrivain.*

Parmi les nombreux catalogues de bibliothèques, nous mentionnerons en premier lieu les publications de la Bibliothèque Széchenyi du Musée National, à savoir *Les Traductions des belles-lettres hongroises* (en hongrois, avec le titre latin : *Versiones ex litteris elegantioribus hungaricis*, Budapest, 1917, in-8°, 346 p. et un supplément de 55 p. publié en 1919) de Paul Gulyas, les *Journaux et périodiques* (*Ephemerides et periodicæ, Ibid.*, 1916, p. 98) de M. Etienne Kereszty et le premier fascicule du *Catalogue de musique* (*Musica-I. Epistolæ musicæ. Ibid.*, 1921, p. 96) de M. Coloman d'Isoz. La première de ces publications décrit 770 volumes traduits du hongrois et donne des informations utiles aux étrangers qui s'intéressent à notre littérature. Sur ces 770 publications, 497 sont écrites en allemand, 57 en anglais, 41 en français, 34 en tchèque, 25 en italien, 24 en slovaque, 19 en finnois, 13 en danois, 11 en serbe, 8 en esperanto, 7 en croate et en roumain, 4 en volapük, 3 en hollandais, 2 en hébreu, en latin et en suédois, enfin une en grec, dans le dialecte gründler, en turc et en yiddish. La plus ancienne traduction est la *Zriniade* croate de 1660, adaptation du poème épique du comte Nicolas Zrinyi. A partir de 1790, c'est-à-dire 8 ans après la renaissance littéraire de la Hongrie, l'activité devient plus régulière ; ce sont d'abord les *Vers hongrois et français pour la fête du Couronnement de Léopold II*, du pasteur Joseph Pétzeli, un des traducteurs hongrois de Voltaire et imitateur, non sans grâce, de La Fontaine. Dans la préface, il s'excuse ainsi de s'être risqué à écrire des vers français : « Le Lecteur aura la bonté de considérer que l'Auteur de ces vers, n'est ni Poète, ni Français. — Il est peut être le premier de sa nation qui, au moins dans le sein de sa Patrie ait osé rimer en Français... Les Poetes français ne seront pas jaloux d'un Hongrois de ce qu'il ose de loin suivre leurs traces, en rimant dans une langue, qu'il ne possede que tres mediocrement et qu'il n'auroit jamais apprise s'ils n'y avoient pas ecrit ». La plupart des traductions parurent après la révolution de 1848, au moment où la malheureuse nation hongroise eut son heure de popularité. Le nombre des traducteurs s'éleva à 324, celui des auteurs traduits à 403. Un très grand nombre des traducteurs était d'origine hongroise ; quant aux étrangers, ils tra-

vaillaient, pour la plupart, d'après des traductions allemandes ou encore en se servant d'un interprète hongrois. Cette dernière méthode fut suivie par exemple par François Coppée dans les adaptations de quelques poésies de Petőfi, et par M. Jérôme Tharaud dans son anthologie de nouvelles hongroises. [1] Toutefois bon nombre de traducteurs apprirent le hongrois par pur intérêt littéraire. Dans le supplément nous avons dépouillé les almanachs publiés par les nationalités non-magyares de la Hongrie et conservés à la bibliothèque Széchenyi. Nous avons réuni de cette manière 376 traductions de poésies et de nouvelles, dont 174 sont en allemand, 165 en slovaque, 14 en serbe, 10 en croate, autant en roumain et 3 en ruthène.

M. Kereszty nous donne la liste chronologique des journaux et des revues publiés en Hongrie de 1705 à 1867. L'auteur ne s'est point borné au fonds de la Bibliothèque Széchenyi, mais sa liste comprend toutes les publications périodiques de cette époque, qu'il connaît *de visu* ou d'après des citations. La plus ancienne gazette de la Hongrie est le *Mercurius Hungaricus* (1705-11). Le premier journal hongrois parut en 1780. Le premier en date des journaux allemands est le *Mercurius* de Bude qui parut dès 1731. Quant aux minorités du pays, leur presse périodique débuta à des dates bien différentes. Ainsi le premier journal slovaque commença à paraître en 1784, le premier périodique des Serbes est de 1825, celui des Italiens de 1832, celui des Croates de 1835, celui des Roumains de 1837 et celui des Ruthènes de 1856. M. Kereszty mentionne aussi une revue française, d'abord hebdomadaire, puis mensuelle, qui parut à Paris en 1848 sous le titre de *La Hongrie*.

L'ouvrage consciencieux de M. Isoz, dont le premier fascicule vient de paraître, donne une brève analyse de 439 lettres et promet de devenir une source inépuisable de renseignements sur l'histoire de la musique en Hongrie.

La Bibliothèque de l'Université de Budapest a publié un catalogue spécial de ses Shakespeareana, rédigé par Mlle Marianne Czeke (*Shakespeare-könyvtár*. Budapest, 1920. Egyetemi nyomda, in-8°, 208 p.), qui se fit avantageusement connaître par des travaux érudits sur Shakespeare en Hongrie. La collection Shakespearienne de la Bibliothèque, quoique loin d'être complète, est cependant assez bien fournie, et était devenue indispensable pour les érudits qui se groupent autour du *Magasin Shakespearien Hongrois* (*Magyar Shakespeare Tár*), publié par un comité spécial de la Société littéraire Kisfaludy.

Pal Gulyas.

(Budapest).

1. *Contes magyares*. Budapest, 1903. in-8°, 179 p.